

## Compte rendu

---

« Toutes les approches critiques mènent au féminisme (?) »

Claudine Potvin

*Voix et Images*, vol. 27, n° 3, (81) 2002, p. 580-585.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/013333ar>

DOI: 10.7202/013333ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

## Féminismes

## Toutes les approches critiques mènent au féminisme (?)

Claudine Potvin, Université de l'Alberta

L'ouvrage de Susan Knutson, *Narrative in the Feminine. Daphne Marlatt and Nicole Brossard*<sup>1</sup>, s'articule autour de trois volets relativement distincts. La première partie, intitulée « Gender and Narrative Grammar » (Généricité<sup>2</sup> et grammaire narrative), tente de situer les auteures étudiées à l'intérieur du mouvement féministe international (québécois, français, américain) de la fin des années soixante-dix au début des années quatre-vingt-dix. Dans les deux autres parties, Knutson propose une lecture narratologique parallèle de deux fictions de Marlatt et Brossard, soit *How Hug a Stone* et *Picture Theory*.

Les trois chapitres de la première partie constituent en fait une longue introduction et une sorte de toile de fond ; elles servent, d'une part, à encadrer l'analyse qui suit et, d'autre part, à repenser les débats qui ont marqué la deuxième vague féministe. À la lumière des réflexions de Wittig, Cixous, Kristeva, Brossard elle-même, De Lauretis et quelques autres féministes américaines, Knutson revient sur certaines des questions fondamentales que l'écriture et la critique au féminin se sont posées dès la première heure. L'auteure de *Narrative in the Feminine...* s'interroge donc à nouveau sur ce que signifie écrire une histoire au féminin, la pertinence du mot « femme », la problématique

des catégories binaires jugées trop exclusives, le rapport que le corps féminin entretient au langage, le lien que les femmes établissent entre langue et privilège, l'espace et le contexte dans lesquels s'inscrit l'écriture lesbienne, bref sur le comment « faire sens » au féminin.

Knutson repense une partie de ces questions en deux temps : premièrement, elle présente un parcours historique très rapide du féminisme à partir du débat virulent qui a animé les prises de position féministes sur l'essentialisme des deux côtés de l'Atlantique ; deuxièmement, elle tente de placer l'écriture des femmes, celle de Daphne Marlatt et de Nicole Brossard en particulier, dans le cadre de la critique et de la théorie de la narratologie afin de justifier son étude. Il semble donc que l'utilité de cette discussion se résume à montrer les limites du débat en question mais surtout à positionner Marlatt et Brossard face aux théoriciennes féministes de l'époque et à montrer en quoi ces écrivaines ont précisément contribué au renouvellement de la théorie féministe. Le commentaire pertinent de Knutson sur l'important article de Nicole Brossard, « De radicales à intégrales », met l'accent sur l'être-femme-au-monde et un imaginaire renouvelé dans lequel « faire sens » renvoie à sensation

autant qu'à signification (et j'ajouterais direction ou orientation dans le sens de frontière et marge), à langage et écriture ou à une pratique féministe pensée en termes de constructions culturelles au féminin. En ce sens, paraphrasant Brossard, Knutson note que les termes « femme » et « lesbienne » sont des mots « pleins de conséquences » et qu'une politique scripturaire au féminin et/ou lesbienne sera fondée sur le multiple plutôt que sur le même ou la reproduction, ce que des auteures comme Louky Bersianik, France Théoret, Louise Dupré, Madeleine Gagnon, Jovette Marchessault, Pol Pelletier ont grandement illustré dans leurs écrits.

Dans le deuxième chapitre, « Theories of the (Masculine) Generic » de cette première partie, tout en insistant sur la production du sens dans un contexte générique, Susan Knutson précise l'enjeu théorique qu'elle considère au centre de cette discussion sur l'essentialisme, soit le rapport langage/privilège. La langue reproduit et localise à bien des points de vue la position générique privilégiée (mâle, blanc, riche, hétérosexuel, etc.)<sup>3</sup>. Certes, comme le souligne l'auteure, un certain discours féministe sur la genericité n'a pas toujours intégré les catégories de race, classe, sexualité, etc., à cette notion de privilège. La position privilégiée suppose, cela va de soi, un centre et une parole autoritaire, un logocentrisme, ce dont on a beaucoup discuté au cours de la dernière décennie dans le cadre des théories postmoderne, postcoloniale et féministe, et il n'est pas étonnant que la critique générico-linguistique et la grammaire narratologique, dont se réclame Knutson dans son livre,

passent par ces axes, vus comme autant de marqueurs sociaux pour nommer les marginalités.

Finalement, Knutson définit sa grille d'analyse dans le troisième chapitre « Narrative, Gnosis, Cognition, Knowing: Em[+female]bodied Narrative and the Reinvention of the World ». Tenant compte de deux catégories analytiques, ce qu'elle nomme narratologies féministe et classique, celle-ci amorce sa lecture de Marlatt et de Brossard en fonction d'une conception du récit comme instrument de la pensée qui représente et constitue la réalité. Narratologie classique réfère ici en premier lieu à l'école des formalistes russes. C'est donc sous l'égide de leurs travaux et de ceux des structuralistes qui reprendront Propp (Bremond, Greimas, Dundes, Lévi-Strauss, Barthes, Bal, Genette, Benveniste) que Knutson examinera les récits de Marlatt et de Brossard. Elle s'intéressera par conséquent à l'ordre séquentiel des événements, aux fonctions du récit, aux actants et à la quête qu'ils poursuivent. Il s'agit donc avant tout d'un outil analytique, neutre et méthodologiquement codé. Quant à la narratologie féministe, dans la recherche de Knutson, elle sera guidée par une intention de changement social (*agency*) qui a marqué et marque encore une grande partie du discours féministe. Selon l'auteure de *Narrative in the Feminine...*, « Patriarchy m/f gender is produced as meaning in countless ways in myriad contexts, and its deconstruction and displacement is equally dispersed. In this sense, narratology is an invaluable aid in mapping a seemingly endless terrain and managing a theoretically endless interpretative task<sup>4</sup>. » (p. 36)

Pour ses deux lectures de *How Hug a Stone* et de *Picture Theory*, Knutson retient en premier lieu trois éléments : 1. *fabula*/fable (séquence d'événements conçus dans l'abstraction et arrangés en ordre chronologique); 2. *story*/histoire (présentation particulière de la fable : caractérisation, anecdote, focalisation); 3. *text*/discours (mots, narration, texte, intertextualité). Bien que l'auteure intègre ces trois dimensions narratives à la quête présente dans toute forme de récit, elle ne s'en éloigne pas moins des interprétations narratologiques traditionnelles. Elle retient au contraire l'interprétation de Teresa de Lauretis qui perçoit la structure de la quête elle-même comme un mécanisme de la culture dominante qui favorise la reproduction sémiotique de la généricité m/f et subordonne tous les éléments du telos au désir du héros (p. 46). C'est précisément dans le troisième aspect (*text*/discours) que l'approche narratologique rejoint la lecture féministe.

Peut-on faire dire tout ce qu'on veut à l'approche narratologique ? Sûrement pas. Il y a une certaine originalité dans le choix que fait Knutson de l'analyse narratologique pour justifier sa lecture féministe, quoique la narratologie ne semble rendre compte que partiellement de la polysémie qui caractérise les textes marlattien et brossardien. Par contre, même si Knutson se sert de l'analyse structurale des récits pour en dégager une certaine sémantique du texte générique, il faut tout de même signaler que le renversement des schèmes patriarcaux ainsi que le travail et le jeu langagiers chez Marlatt et Brossard ont été abondamment travaillés par la critique au féminin.

Néanmoins, en recourant à un quatrième élément de lecture (intertexte), celle-ci offre des perspectives d'ouverture intéressantes en ce qu'elle condense des éléments d'analyse antérieurs pour mieux dégager son examen minutieux de l'intertexte qui traverse le long poème de Marlatt et le roman de Brossard. C'est dans ces deux chapitres sur l'écriture (*text*/discours) et l'intertexte que le travail de subversion effectué par les deux écrivaines devient évident. C'est là que Knutson arrive à nous montrer comment « Daphne Marlatt and Nicole Brossard each find ways to deconstruct the [+male]hero/[+female]obstacle opposition. [...] Both recognize and specify the double bind that the generically female narrative matrix imposes on women who write<sup>5</sup> » (p. 46). D'où la nécessité d'interroger encore une fois l'écriture au féminin et de se demander si *How Hug a Stone* et *Picture Theory* sont écrits au féminin, ce à quoi Knutson répond « oui, mais... ». C'est peut-être là où nous en sommes.

En dernier lieu, il convient de préciser que l'étude de Knutson est fine et rigoureuse. Cependant, quelques éléments de comparaison, fût-elle minimale, entre les deux textes et un regard du côté de la production commune des deux auteures (*Character/jeu de lettres*) auraient certainement enrichi les remarques sur l'écriture au féminin. Dans une perspective comparatiste, un commentaire sur la place de ces textes dans l'ensemble de l'oeuvre aurait également nourri la discussion post-narratologique.

\*\*

Dans un tout autre registre, Paula Ruth Gilbert et Roseanna L. Dufault ont réuni dans leur ouvrage, *Doing Gender. Franco-Canadian Women Writers of the 1990s*<sup>6</sup>, plus d'une vingtaine d'essais critiques sur la littérature franco-québécoise des dernières années. Les directrices de la collection n'en sont pas à leurs premières armes en ce qui concerne le champ littéraire québécois, ayant publié précédemment plusieurs livres et anthologies critiques sur les écrivaines du Québec.

De prime abord, à part la richesse et la variété des oeuvres et des auteures québécoises traitées, l'intérêt de *Doing Gender* réside en grande partie dans l'inclusion de travaux qui portent sur l'écriture migrante, d'une part, et sur la production littéraire hors-Québec, de l'Acadie à l'Ouest canadien, de l'autre, et dans le fait que les auteures se sont penchées sur une période récente qui n'avait pas encore systématiquement fait l'objet d'un collectif, du moins en anglais. Dans l'ensemble des études proposées, l'examen des textes, tous genres et thèmes confondus, privilégie en général une méthodologie interprétative et une lecture de caractère historico-sociale qui suit de près les préoccupations féministes de nombreuses écrivaines et critiques des années soixante-dix à maintenant. À la fin de leur introduction, Gilbert et Dufault écrivent que «Based on the diverse representations of creative works by Franco-Canadian women writers collectively, we the editors conclude that, as a new millenium

begins, women are still very much concerned with recording their contributions that were formerly omitted from historical accounts [...] and representing cultural mythology in ways that validate the female experience<sup>7</sup>...» (p. 20) Elles ajouteront que les écrivaines québécoises et franco-canadiennes se définissent par leur flexibilité, leur capacité d'accepter ou de repenser l'histoire et de bâtir des formes solidaires d'affirmation.

Le livre se divise essentiellement en quatre tranches qui correspondent à quatre groupes d'écrivaines. Les cinq premiers essais portent sur quelques «anciennes» ou pionnières littéraires (Anne Hébert, Nicole Brossard, Madeleine Gagnon, Madeleine Ouellette-Michalska, France Théoret) dont la majorité écrivait dans les années quatre-vingt-dix ou continue d'écrire encore aujourd'hui le temps et l'espace des femmes. À titre d'exemple, dans son excellent article sur le mythe et la mémoire dans *Baroque d'aube*, Parker perçoit le mythe et la mémoire comme un double processus textuel et culturel indivisible et montre comment Brossard les réinvestit dans le désir féministe, sans abandonner la réécriture du corps et sans cesser de renverser le système de représentation phallogocentrique.

Un deuxième groupe d'écrivaines représente ce qu'on appelle ici la *mid-generation*. Il s'agit de femmes qui, bien qu'elles s'inscrivent dans la tradition des pionnières, explorent dorénavant le langage à partir de leur vécu personnel et des enjeux de société. Dans cette partie, on se penche sur l'écriture de quelques dramaturges, de Pauline

Harvey, Monique Proulx et Louise Dupré entre autres. Karen McPherson a bien su rendre l'importance de la création littéraire et le travail de la subjectivité dans la reconstruction mémorielle que ce magnifique roman de Dupré, *La memoria*, met en scène. Ailleurs, Lori Saint-Martin attire notre attention sur la relation fondamentale père-fille, et l'ambivalence qui la caractérise dans quelques récits. Susan Ireland développera à son tour ce motif dans un roman de Gabrielle Gourdeau qui le reprend dans le cadre de l'inceste. Mettre l'accent sur le rapport au père permet de repenser la représentation et l'analyse du sujet féminin dans l'ordre du symbolique.

C'est aux nouvelles écrivaines (et à l'«autre») qu'une dizaine d'articles sont ensuite consacrés. Lucie Lequin, Eileen Sivert et Peggy Devaux réfléchissent sur l'exil et la construction de l'identitaire chez un nombre de femmes venues d'ailleurs, tiraillées entre la langue, la culture, l'héritage et le désir d'écrire ici (Célie Agnasnt, Ying Chen, Abla Farhoud, Nadine Itaf). À leur tour, Pamela Sing, Janine Ricouart et Patrice Proulx nous font découvrir Marguerite Primeau, Marie Moser, Jacqueline Dumas et France Daigle et redécouvrir Nancy Huston. Enfin, le livre s'achève, un peu pêle-mêle, avec quelques considérations sur la littérature pour enfants et le possible rôle de l'internet dans la diffusion des textes de femmes, une série de poèmes de Huguette Bertrand et la traduction d'une nouvelle de Hélène Rioux.

Ce volume possède les avantages et désavantages de ce genre d'ouvrage. S'il a le mérite d'inclure des travaux sur des écrivaines qui ne

sont pas strictement québécoises et d'ouvrir les horizons de la francophonie, il n'en présente pas moins un certain caractère d'inégalité sur le plan méthodologique et dans le choix des études trop souvent purement descriptives. Par contre, en mettant l'accent sur la production littéraire au féminin des années quatre-vingt-dix, les directrices de *Doing Gender* initient les lecteurs et lectrices à des textes et auteures relativement peu connus ou travaillés, entreprise fort louable en soi. Cependant, en raison de la remise en question réactionnaire actuelle de la pensée féministe, il y aurait eu lieu de mieux situer l'ensemble de cette production créatrice et critique dans le cadre théorique des discussions féministes récentes sur la généricité. Notons toutefois que nombre de critiques tendent tout de même à se positionner assez clairement face à la théorie, qu'elle soit inscrite ou non dans les textes. Compte tenu de ces interventions et de quelques commentaires exprimés plus haut, il ne fait pas de doute que *Doing Gender* vaut le détour.

1. Susan Knutson, *Narrative in the Feminine. Daphne Marlatt and Nicole Brossard*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 2000, 233 p.
2. Le terme «généricité» ou «gender» (en anglais) renvoie à la construction générique socio-culturelle plutôt qu'à la dimension biologique (sexe masculin ou féminin).
3. Les propos de l'auteure sur la question linguistique sont justes, mais elle ignore certaines références francophones qui lui auraient permis de mieux traiter son propos. Je songe ici à Marina Yaguello, Claudine Hermann, Suzanne Lamy, Maroussia Ahmed.
4. «Dans le système patriarcal, la généricité m/f est produite comme signification dans un nombre considérable de manières et de contextes, et sa déconstruction et son déplacement sont également fragmentés. En ce sens, la narratologie constitue une aide précieuse

pour cartographier un terrain apparemment tout aussi infini et rendre compte théoriquement d'un travail d'interprétation illimité.» Toutes les traductions sont miennes.

5. •Daphne Marlatt et Nicole Brossard trouvent toutes deux des façons de déconstruire l'opposition [+mâle|héros/!+femelle|obstacle. [...] Toutes deux reconnaissent et précisent la nature du dilemme que la matrice narrative génériquement marquée impose aux femmes qui écrivent.»
6. Paula Ruth Gilbert et Roseanna L. Dufault (dir.), *Doing Gender. Franco-Canadian*

*Women Writers of the 1990s*, États-Unis, Rosemont Publishing and Printing Corp., 2001, 396 p.

7. •Compte tenu des diverses représentations artistiques collectives des écrivaines franco-canadiennes, nous, les directrices, concluons que, en ce début d'un nouveau millénaire, les femmes sont encore très préoccupées de noter leurs contributions trop longtemps absentes du discours historique [...] et de représenter leurs mythologies culturelles afin d'affirmer la valeur de leur expérience...»